FRÉDÉRIC CHOPIN

PAR

LOUIS ÉNAULT

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1861

PRIX : 1 FRANC

FRÉDÉRIC CHOPIN

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

FRÉDÉRIC CHOPIN

PAR

LOUIS ÉNAULT

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15
—
1861

Zbiory Stowarzyszenia F. C. 1905

INSTITUT FRÉDÉRIC CHOPIN BIBLIOTEKA

A Madame de Boisdenier

A L'INTERPRÈTE DE CHOPIN

A celle qui nous rend le grand maître avec sa passion profonde, sa noble élégance et son charme.

LOUIS ÉNAULT.

FRÉDÉRIC CHOPIN.

I

Les morts vont vite !

Oui, Bürger avait raison, et c'est surtout en France que les paroles de la ballade sont vraies :

Les morts vont vite !

Il y a quelques jours à peine, Schulhoff, à son concert, jouant une ***Polonaise*** de Frédéric Chopin, nous rappela

cette douce et chère mémoire, si charmante et si vite oubliée.

Qui sait ce qu'au printemps un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

Pendant que d'autres applaudissaient *l'Ondine*, *les Trilles* et *le Chant du Pêcheur*, nous rappelions nos souvenirs lointains déjà. Aujourd'hui nous voudrions, non pas modeler la statue de Chopin, — son talent discret n'est pas fait pour la bruyante apothéose que décerne la foule, — mais du moins ébaucher sa statuette, à laquelle nous donnerons pour piédestal un piano d'Érard.

II

Chopin est une des physionomies les plus originales de notre galerie artistique contemporaine : il attire et il retient. Il y avait autant de séduction dans sa personne que

dans son talent. Aussi, du fond de sa retraite, impénétrable au vulgaire, il eut cette rare fortune de préoccuper l'attention du monde parisien : chacun de ses concerts fut un événement. On enviait l'honneur précieux et difficile de ses intimités; les duchesses défendent moins sévèrement le seuil aristocratique de leurs salons.

Cependant il n'arriva point à la gloire tumultueuse de la popularité. Il y avait dans son talent quelque chose de recherché et de mystique qui arrêtait la foule. Il ne visa jamais au succès retentissant, et les initiés seuls le comprirent : mais ils s'attachèrent à lui avec une sorte d'enthousiasme religieux. Je ne connais pas d'homme qu'il soit plus difficile d'apprécier avec une juste mesure : les uns trouvent l'éloge exagéré, les autres insuffisant. Sa musique seule pourrait le louer. On eût dû faire son oraison funèbre en exécutant une de ses compositions devant ses élèves favoris.

Chopin était Polonais. L'exil le surprit en voyage et lui ferma les portes d'une patrie qu'il n'a jamais retrouvée, qu'il a regrettée toute sa vie... Il n'eut pas même cette joie amère, le dernier bonheur qu'on envie aux misérables, la joie et le bonheur des adieux suprêmes : la Pologne et lui ne se revirent pas ; il en porta fidèlement le deuil au fond de l'âme, et quand elle put retrouver des larmes, la Pologne le pleura. Dans tout ce qu'il fit, plus tard, il y eut toujours un souvenir pour elle et un souvenir d'elle : on peut dire qu'il a mis sa patrie en musique. On la reconnaissait à une sorte de concentration dans la douleur : il semblait qu'avec ses malheurs il pleurait aussi tous les malheurs de sa nation. Une de ses compatriotes disait un jour devant nous en entendant jouer une de ses Mazurkes, dont elle ne connaissait pas l'auteur :

« Ceci n'a pu être écrit que par un Polonais ! »

III

Chopin était le produit délicat et raffiné d'une civilisation poussée à l'extrême. Dans un siècle où chacun songe moins à être qu'à paraître, se contenir fut le grand mot de toute sa vie. C'était une âme profonde que nul peut-être n'a sondée. Comme tous les Slaves, il cachait la passion sous l'enjouement de ses manières ; il voilait la pensée sérieuse sous la grâce du sourire. Les Slaves me font toujours songer à des abîmes couverts de fleurs. Sa personne était une énigme comme son caractère et comme son talent. Il était né pour être fort, et il était faible. Quand on prenait sa main, qui semblait petite, on était surpris des résistances osseuses que l'on rencontrait tout d'abord. C'était le squelette d'un soldat recouvert des muscles d'une femme. Un homme qui fait des mots avec tout disait un

jour devant moi : « Chopin est une basse qui a des cordes à violon. » Ces organisations-là semblent faites pour souffrir ; mais on ne s'en doute guère : leur réserve s'accroît avec leurs souffrances.

Jamais Chopin ne se permit l'expression énergique de ses sentiments les plus vifs : il ne laissait voir à ses amis que ce qu'il y avait en lui de doux et d'affectueux ; il dérobait le reste « avec le soin et la ruse des opprimés ; » il était femme encore sur ce point. La facilité de ses rapports, l'égalité de son humeur, la bienveillance constante de son accueil, ne laissaient même pas soupçonner ses bouleversements intérieurs. Le monde, qui se contente de ce qu'il voit parce qu'il n'a pas le temps de regarder autre chose, ne devina point l'énigme de cette destinée compliquée : il était dupe de cette courageuse et forte douceur. Aussi Chopin fut-il, dans toute la vérité et dans toute la noblesse de l'expression, « *un homme incompris.* » Nous

n'hésitons pas à nous servir du mot, malgré les railleries vulgaires qui n'ont pas pu le déshonorer ! L'artiste voulut venger l'homme : il mit dans sa musique ce qu'il ne voulait pas mettre dans ses discours. Mais là encore il fut rarement deviné. Souvent de belles mains frivoles, épelant ses pages sur l'alphabet d'ivoire de leur piano, s'arrêtèrent interdites devant les apostrophes hautaines de sa muse, comme le lecteur novice hésite devant le mot qui n'est pas de sa langue familière. On se demandait pourquoi, au milieu de ces poëmes de tendresse rêveuse, éclataient tout à coup des sanglots désespérés ; on ne comprenait pas cette exaspération qui troublait, sans motif apparent, des pensées empreintes d'une douceur sereine : c'était le coup de foudre au milieu des journées bleues de l'été. La colère grondait sourdement entre deux phrases cadencées d'un *scherzo* élégant ; une étude pacifique se voyait soudainement interrompue par quelque interjection passionnée...

Les uns se disaient : « C'est étrange ! » et tournaient la page en haussant leurs épaules dédaigneuses ; mais d'autres se demandaient tout bas de combien de larmes de tels sourires étaient faits !

Mais le génie de Chopin n'est pas renfermé tout entier dans ces œuvres maladives ; il en laissé d'autres, vaillantes et animées de ce souffle héroïque qui fait fuir la peur : on sent respirer en elles l'âme guerrière de son pays ; elles se déroulent sur un rhythme énergique, avec une netteté de contours et une fermeté où l'on reconnaît toute la puissance d'un maître. Ses Polonaises ont quelque chose de martial et de courtois, comme les danses de ses compatriotes, si nobles et si graves que, dans ces fêtes splendides offertes à leurs rois par l'hospitalité des ***Magnats***, les évêques ne craignaient pas de se mêler parfois à leurs pompes majestueuses et chastes.

Stowarzyszenie I. F. C.
INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA BIBLIOTEKA

IV

Il y a toute une langue dans la musique : la musique est souvent l'histoire d'une nation, écrite avec des notes ; c'est son âme harmonieuse qui se transmet en chantant ! Pour mon compte, j'ai toujours recherché avec une curiosité avide la musique primitive des nations.

Ceux qui aiment la mélodie simple et naïve des anciens temps, écoutent avec délices ces vieilles ***Polonaises***, qui ne sont pas signées, mais qui portent pour épigraphe et pour titre un nom de héros. Tantôt elles ont des tendresses humbles et résignées, et tantôt des expansions de tristesse dont l'intimité ne se retrouve que dans ces races du Nord, à qui Dieu a fait le don charmant et fatal de la mélancolie... Plus tard le rhythme s'amollit, la modulation apparaît,

et l'amour troublé soupire dans des chants expressifs ; plus tard encore, la mélodie se dessine; elle s'épanouit en gerbes brillantes, comme ces bouquets de Bengale qui fleurissent la dernière minute d'un feu d'artifice.

C'était le temps où s'épanouissait aussi dans sa gloire la royale Pologne !

Chopin, venu après la défaite, à l'heure où l'on pleurait, trouva des notes plus émouvantes et des accents plus déchirants; il y eut en lui comme deux voix qui se répondaient dans un chœur sublime : l'une disait la gloire et l'autre la douleur de sa patrie. Parfois le motif principal, sombre et sinistre s'interrompt pour faire place à quelque scène douce et riante, pastorale comme une idylle. C'est ainsi que le vieux Rhin allemand entr'ouvre parfois ses rives de granit pour laisser plonger le regard dans la fraîche oasis de ses vallées.

On dit que le talent est de tous les pays : je le veux

bien; mais il faut que l'on m'accorde qu'il a toujours une patrie. Aussi ai-je dit que le talent de Chopin était polonais. Ses œuvres, comme sa vie, restèrent donc fidèles aux souvenirs de sa première jeunesse, passée tout entière dans l'intimité de cette société polonaise, qui charmait l'Europe par son élégance, et l'éblouissait de son éclat. C'est là qu'il vit dans ces réunions, « qu'on eût pu dire une assemblée de fées, » comment coulent les pleurs furtifs des jeunes filles éprises, des jeunes femmes négligées; c'est là qu'il put apprendre, comme dit Liszt, si familier lui-même avec le génie des peuples du Nord, « de quel mélange de levain et de pâte de rose, de salpêtre et de larmes angéliques est pétri l'idéal poétique de sa nation. »

On le comprend sans peine : l'homme qui a vécu auprès de ces créatures presque parfaites, s'il avait en lui cette sensibilité d'organisation qui permet de saisir les nuances

subtiles et délicates qui font la femme, a dû s'imprégner aussi des sentiments qui sont la vie de la femme, et répandre dans ses œuvres « comme une vapeur amoureuse. »

Chopin a eu le rare bonheur d'être cet homme. Chopin traduit les Polonaises. Les Polonaises expliquent Chopin.

V

Chaque artiste vraiment digne de ce nom, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, qu'il s'en rende compte avec la netteté de l'analyse ou qu'il en ait seulement le sentiment confus, se forme de son art une théorie à laquelle il rapporte tous ses efforts et toutes ses tentatives.

Pour Chopin, la musique était destinée à évoquer les passions, à les rendre sensibles, à en communiquer les frémissements : il établissait comme un magnétisme invi-

sible entre l'âme de ses auditeurs et les vibrations sonores de l'instrument. Chopin, pour nous servir d'un mot de l'ancienne école, fut un artiste *pathétique*. Cette passion ne prit pas d'abord la foule, parce qu'elle se manifesta par des formes et dans des modes encore inusités ; et, il faut bien le dire, en musique, ce qui sort de la convention traditionnelle a besoin de l'aide du temps ; il faut le temps et l'accoutumance pour saisir le sens et comprendre la portée des symboles nouveaux. Si Rossini voit sa gloire vivante, s'il contemple, du haut de son piédestal, la postérité qui passe devant lui, par combien de chefs-d'œuvre a-t-il dû vaincre la sourde ignorance de ce siècle ! La postérité fera plus pour Chopin que les contemporains, parce qu'elle l'appréciera mieux.

Maintenant déjà quelques-uns lui ont rendu cette justice de s'être voué uniquement au culte du beau, sans se laisser égarer par cette préoccupation du succès présent,

qui a perdu tant de hautes intelligences. Il ne voulut pas disséminer son inspiration dans le fracas de l'orchestre : il la concentra dans la sonorité modérée du piano ; mais il transporta sur le clavier d'ivoire les divers effets des instruments qu'il n'employait pas ; il faisait du piano un orchestre restreint, mais idéalisé. Chez Chopin l'expression est toujours neuve, et la contexture harmonique, originale et savante, conserve une irréprochable distinction ; son originalité n'était pas bizarre, et il gardait sa pureté dans l'exubérance même de ses développements. On a exprimé ces idées par une image architecturale des plus vraies, en disant que chez lui « le luxe de l'ornementation ne surcharge jamais l'élégance des lignes. »

Il en est, du reste, de ses compositions musicales comme de son caractère : elles voilent la profondeur sous la grâce.

C'est le sentiment qui fait sa force, et au milieu de ses

surexcitations maladives, il donne au sentiment une intensité d'expression rare.

Mais son inspiration est impérieuse, et sa grâce n'est pas apprise ; elle est exempte surtout de la *manière*, qui est à l'art ce que la prétention est à la vie. Cette inspiration a toujours des allures un peu sauvages. Aussi Chopin mesure sa mélodie sur un rhythme énergique et nerveux, qui tout d'abord vous saisit et vous frappe, mais qu'il est toujours difficile d'exprimer après lui. Il y a chez Chopin, comme chez tous les rois du caprice, je ne sais quoi d'inattendu qui vous étonne à chaque instant.

C'est qu'il se tient constamment sur cette insaisissable limite de deux mondes qui sépare le fantastique du réel ; c'est un talent fait d'ombre et de lumière, de rêve et de passion ; il part du palpable pour arriver à l'immatériel ; il idéalise ses conceptions jusqu'à rendre leurs fibres si ténues qu' elles ne paraissent plus appartenir à notre nature

mais se rapprocher du monde des féeries pour nous dévoiler les indiscrètes confidences des Péris, des Titanias, des Ariels, des reines Mabs, et de tous ces génies des airs, des eaux et des flammes, dont l'invisible poitrine palpite cependant des mêmes passions que la nôtre.

VI

C'est dans ses valses, ses mazurkes, et surtout ses ballades, que Chopin a donné plus librement carrière à l'élément fantaisiste. Ce sont les mêmes sentiments, dont l'expression varie; c'est la tragédie du cœur humain avec des sylphes pour acteurs. Il y a tour à tour dans ses compositions, comme dans la vraie vie, des gaietés spirituelles et narquoises, — mais, comme chez toutes les natures vraiment

distinguées, cette gaieté est toujours empreinte d'atticisme et n'attaque que les touches supérieures de l'esprit; — il y a les sanglots étouffés des douleurs poignantes; il y a ces désespoirs inconsolables, qu'on appellerait mieux des désespérances; il y a aussi les impatiences joyeuses des jeunes passions, qui ne savent encore de la vie que le bonheur et le désir!

Et comme, après tout, c'est toujours notre cœur et notre âme que l'on retrouve au fond de nos œuvres, Chopin avoua plus d'une fois, dans les épanchements de l'intimité, qu'il ne s'affranchissait jamais, quels que fussent d'ailleurs ses égayements passagers, d'un mélancolique attristement, qui formait « comme le sol de son cœur. » Aussi les fleurs qu'il faisait éclore avaient le charme rapide et le parfum trop fugitif de ces pâles fleurs des automnes du Nord, nées à l'ombre des sapins, et qui ne vivent qu'un jour!

Une de ses compatriotes exprimait, avec autant de justesse que d'élégance, l'impression que produisent sur les organisations vraiment artistes les sentiments de cette nature étrange, que Chopin recèle sous l'étincelante ciselure de ses compositions : « Ce sont, disait-elle, des cendres inconnues renfermées dans des urnes superbes ! »

Chopin, dans ses bons jours, fit de vrais miracles d'exécution; il donna à son jeu toute la passion orageuse, et pourtant contenue, de son âme. Le clavier, ce clavier insensible, recevait sous ses doigts je ne sais quel frémissement ému, et, comme disait Liszt, « une *trépidation* par laquelle il faisait onduler la mélodie comme un esquif sur le sein de la vague puissante. » C'était une sorte de rhythme dérobé, entrecoupé; une mesure souple, abrupte et languissante à la fois, vacillante comme la flamme sous un souffle.

Il eut sa prosodie : il avait déjà sa langue !

VII

Nous l'avons dit, l'acclamation populaire manqua toujours au succès de Chopin : il y avait des nuances trop fines dans son talent ; les yeux de la foule ne les saisissaient point ; sa popularité, à lui, s'arrêtait au seuil des salons aristocratiques. Ce fut le pianiste des duchesses. Il avait les deux qualités qui donnent le succès dans un monde difficile et blasé : l'étrangeté qui saisit, la distinction qui retient; la distinction, sans laquelle le génie lui-même ne se fait point accepter de l'aristocratie.

C'étaient là, du reste, les triomphes qu'il ambitionnait ; ils lui rappelaient sa jeunesse et les enchantements de la Pologne. Il trouvait un parfum plus suave à ces palmes cueillies sur les hauteurs. « Il est diverses couronnes ! » disait Gœthe. Chopin ne voulut jamais des couronnes ba-

nales que la première main venue peut jeter à l'artiste ; il eut toujours ce respect de l'avenir qui assure dès maintenant la dignité de la vie. Mais, du moins, il y eut aussi toujours à ses côtés un groupe de vrais artistes qui, pour emprunter à un de ses admirateurs une noble et belle image, s'inclinaient devant lui « comme des rois de divers pays rassemblés pour fêter un des leurs, » et il était salué chaque jour par l'admiration enthousiaste de ses illustres égaux.

Les gloires les plus éminentes de l'art européen se rencontraient dans son salon. L'accueil de Chopin gardait toujours la grâce innée de la bienvenue polonaise, mêlée de courtoisie et de dignité. Là se trouvaient, parmi tant d'autres, Henri Heine, le plus Français des Allemands et le plus triste des humoristes; Henri Heine, que le scepticisme avait piqué au cœur comme un serpent, mais qui sembla, sur le gravier de son lit de douleurs, se re-

tourner vers le Christ, qui fait croire et qui fait espérer. Maintenant, comme dit le poëte :

Dieu l'a jugé ! silence.

Près de lui un autre enfant de l'Allemagne rêveuse, qui donne à toutes ses créations le souffle puissant de la vie, ce souffle qui soulève les masses, Meyerbeer ; Nourrit, catholique jusqu'à l'austérité, passionné parce qu'il était chaste, Nourrit, devant qui les horizons de l'art fuyaient et reculaient sans cesse, et qui perdit la raison avant de perdre la vie ; Eugène Delacroix, qui voyait ce que les autres entendaient, et qui restait absorbé devant les apparitions évoquées par la musique ; Liszt, qui comprenait si bien la musique de Chopin que c'était par lui que Chopin mourant voulait se faire redire ses pensées ; et au milieu d'eux, et plus grande qu'eux, celle à qui il a été donné de comprendre et de sentir le beau sous toutes ses formes,

l'inspiration visible et présente de l'artiste, celle qui eut la meilleure part de sa vie et la plus grande part à sa mort, — Georges Sand.

Là, dans cette chambre, où les jeux de l'ombre et de la lumière semblaient donner aux objets je ne sais quelle apparence vaguement fantastique, assis à ce piano de Pleyel, dont la suavité argentine et un peu voilée lui plaisait (il ne prenait les pianos d'Érard que dans ses grands jours de vaillance, quand il se sentait capable de faire, comme il le disait lui-même, le son qu'il voulait avoir), il égrenait devant ces âmes d'élite les perles les plus fines de son écrin mélodique.

Ceux-là seuls qui ont eu le bonheur de pénétrer dans ces charmantes intimités, ceux-là seuls connaissent Chopin tout entier. Là, en effet, soit qu'il se détendît dans l'amollissement des familiarités amies, soit que le mal, ce vautour qui nous ronge le flanc, entr'ouvrît ses serres aiguës

pour une heure de trêve, il s'abandonnait plus volontiers : souvent alors il se livrait à cette joie, si rare pour les esprits supérieurs, de se sentir vraiment compris. Parfois il y avait entre eux tous comme une contagion de confiance, et l'on oubliait tout ce qui n'était pas l'amitié et l'art, c'est-à-dire le charme et la consolation de la vie.

Elle-même, à côté de lui, Lélia parfois pensait tout haut : c'est sa manière de causer. On voyait naître alors et se répandre l'idée abondante, pareille à un beau fleuve qui baignerait à la fois ses deux rives.

Un soir, elle parla de la paix des champs et du bonheur de la campagne ; elle déroulait devant leurs yeux ravis le tableau de ces harmonies rustiques, qu'elle sent comme un artiste et qu'elle peint comme un poëte. Sa causerie, ce soir-là, avait les grâces négligées et charmantes d'une idylle villageoise ; c'était le Berry au coin du feu, dans une chambre du square d'Orléans.

— Comme vous avez bien parlé! dit naïvement Chopin.

— Vous trouvez? répondit-elle. Eh bien! mettez-moi en musique!...

Il improvisa une vraie symphonie pastorale. Mais elle, se levant et touchant doucement son épaule :

— Courage, dit-elle, courage, *doigts de velours!*

VIII

Chopin n'exerça point sur l'art contemporain l'influence légitimement due à son mérite. Il manquait un peu de cette assurance *carrée* qui s'impose. Il ne pouvait dominer que par les nerfs dans l'empire des artistes et des femmes; il n'avait pas cette puissance des muscles qui s'empare de la foule. Je le dis au propre et au figuré. Il était insaisis-

sable comme la croupe écailleuse d'une sirène. Les Slaves se prêtent, ils ne se donnent pas; et comme si Chopin eût voulu se faire pardonner l'origine française de sa famille, il se montrait plus polonais que la Pologne.

A vrai dire, il n'aura pas laissé d'école. Son école nous eût réconcilié avec le piano. Il a légué, comme un secret de famille, à quelques rares privilégiés qui ne la transmettront pas, sa méthode et sa manière, et sa grâce et son charme. Quelques Polonaises, brillantes constellations qui traversent le ciel radieux des hivers parisiens, nous offrent encore parfois de vifs reflets du génie du maître; telle est, par exemple, madame la princesse Marceline Czartoriska. Et quand elles seront retombées derrière leur horizon de glaces boréales, tout sera fini : ce sera une gloire à jamais éteinte...

IX

La discrétion de Chopin ne lui permettait pas même ces confidences intimes de l'amitié, qui se murmurent des lèvres au cœur, et qui, répétées après nous, font qu'un jour la postérité nous connaît. Jamais il n'eût songé, comme quelques autres favoris de la célébrité, à mettre le public dans le secret de ses souffrances délicates et de son martyre caché. Il n'a écrit ses mémoires qu'en musique, et nous avons pris le meilleur moyen de le faire connaître, en analysant ses œuvres.

Voici pourtant quelques dates et quelques traits, autour desquels se grouperont les souvenirs un peu confus de cette vie mystérieuse et voilée.

Chopin est né en 1810 à Zelazowa-Wola, près de Varsovie. Ce ne fut point un *enfant prodige;* ce n'était qu'un aimable enfant, et rien, dans ses premières années, ne révéla les qualités exquises dont la nature l'avait doué. Il croissait paisiblement au milieu d'une famille pieuse et un peu austère, dans des habitudes de simplicité modeste. Il commença vers neuf ans ses premières études musicales, et passa bientôt sous la discipline d'un élève passionné de Sébastien Bach, dont l'histoire de l'art gardera le nom, Ziwno, qui le dirigea dans les voies d'un enseignement rigoureusement classique. Le prince Antoine Radziwil, ce Mécène de tous les jeunes talents de son pays, le fit entrer dans un des meilleurs colléges de Varsovie. Voici le portrait qu'un ami inconnu traçait de lui en des lignes charmantes :

« Doux, sensible, exquis en toutes choses, il avait à quinze ans toutes les grâces de l'adolescence réunies à la gravité de l'âge mûr. Il resta délicat de corps comme

d'esprit. Mais cette absence de développement musculaire lui valut de conserver une beauté, une physionomie exceptionnelle qui n'avaient, pour ainsi dire, ni âge ni sexe. Ce n'était point l'air mâle et hardi d'un descendant de cette race d'antiques magnats qui ne savaient que boire, chasser et guerroyer; ce n'était point non plus la gentillesse efféminée d'un chérubin couleur de rose. C'était quelque chose comme ces créatures idéales que la poésie du moyen âge faisait servir à l'ornement des temples chrétiens, un ange beau de visage comme une grande femme triste, pur et svelte de forme comme un jeune dieu de l'Olympe, et, pour couronner cet assemblage, une expression à la fois tendre et sévère, chaste et passionnée. »

Mais, dès lors, il portait en lui comme une prédisposition maladive à cette concentration silencieuse, qui est le trait distinctif de son caractère, car l'ami va bientôt ajouter :

« Il n'a jamais eu une heure d'expansion sans la racheter par plusieurs heures de réserve. Les causes morales en eussent été trop légères, trop subtiles pour être saisies à l'œil nu. Il aurait fallu un microscope pour lire dans son âme, où pénétrait si peu de la lumière des vivants. »

Il achevait à peine ses premières études quand il rencontra une jeune fille qu'il aima et dont il fut aimé. Elle était belle et douce, nous dit Liszt, celui de tous qui a le plus connu et le mieux compris Chopin, comme une de ces madones de Luini, à l'ovale allongé et presque trop fin, mais dont le regard est chargé d'une tendresse sérieuse et grave. Ils avaient échangé leurs âmes : ils allaient échanger leurs anneaux et mêler leurs vies, quand la révolution commença pour Chopin cet exil qui ne devait pas finir. La gloire ne le consola point, et, dans les autres cœurs qui s'offrirent à lui, il ne retrouva jamais ce premier amour, fait de tendresse et de dévouement plus que

de passion, le seul peut-être qui apaise et qui charme la secrète souffrance des poëtes. L'absence changea ce sentiment chez tous deux : chez lui en souvenir amer ; chez elle en pieuse adoration.

Il avait terminé ses études d'harmonie sous la direction du professeur Joseph Elsner, et il parcourait les différentes villes d'Allemagne, recueillant çà et là une perle de leur écrin mélodique. C'est alors qu'il fut surpris, comme l'Europe, par les événements de 1830, qui lui fermèrent les portes de sa patrie.

Il demeura tout l'hiver à Vienne : il y fut peu compris, secoua la poussière de ses sandales, et prit un passe-port pour Londres, avec cette mention : ***Passant par Paris.***

Ses premiers concerts à Paris firent une sensation telle qu'il groupa dès l'abord autour de lui l'élite du monde et des artistes. On lui fit chez nous comme une seconde patrie. Lui, cependant, il n'éprouvait aucun des éblouissements de

la gloire naissante ; il ne prêtait qu'une oreille distraite à ce doux murmure de la faveur, et bientôt se rendait tout entier au souvenir de celle qui était au delà des fleuves.

Mais, hélas ! la tendresse devait pâlir devant la passion, et, du moins pour un moment, la douce et lointaine image se voila devant ses yeux.

X

Ici je serai plus d'une fois condamné à parler des vivants à qui je dois des égards, en même temps que des morts à qui je dois la vérité. Je n'ignore pas à quel point il est difficile de respecter cette limite vague qui sépare la convenance de l'indiscrétion ; je m'efforcerai pourtant de me tenir aussi loin du scandale inutile que de la dissi-

mulation, et de dire seulement, mais de dire toujours, ce qui doit mieux faire connaître le type choisi pour objet de cette étude. Longtemps Chopin se tint à l'écart de nos célébrités; il fuyait leur bruyant cortége. Cependant, parmi les femmes de notre époque, il en est une — la plus illustre — qui attirait et fixait sa pensée. La gloire et le génie de cette femme exerçaient sur lui l'attraction magnétique de ces yeux qui charment et qui effraient. Madame Sand était à l'apogée de son talent et dans l'éclat de sa beauté, beauté étrange, mais saisissante : elle avait publié déjà *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* et *Lélia*. Mais comme s'il eût eu le pressentiment des angoisses et des tortures dont il faut payer ces amours du génie, Chopin fuyait ou retardait la rencontre.

Madame Sand, au contraire, nature plus spontanée et plus osante, ne redoutait ni l'occasion ni le péril; musicienne d'instinct, il lui avait suffi d'entendre les productions de Chopin pour deviner sous leur amoureuse suavité tout son génie poétique; elle fut frappée de la spiritualité de ses conceptions, et reconnut dès l'abord une âme sœur de la sienne, rêvant comme elle de l'infini, et comme elle aspirant à l'éternel idéal.

Ils se virent pour la première fois chez M. le marquis de C..., dans une de ces fêtes que l'hospitalité parisienne offre chaque hiver à toutes les aristocraties de l'Europe : aristocraties du génie, de la naissance, de la gloire et de la beauté; où le millionnaire coudoie le poëte, où se rencontrent les fils de leurs pères et les fils de leurs œuvres; ceux qui furent portés pendant des siècles dans les entrailles du passé, et ceux à qui sourit le jeune avenir. Déjà la chaîne anglaise avait dénoué ses derniers nœuds; la cohue brillante avait quitté le bal, la causerie discrète murmurait dans les boudoirs; la fête des intimes commençait. Chopin se mit au piano. Il joua une de ces bal-

lades dont aucun poëte n'écrit les paroles, mais dont le sujet, flottant dans l'âme rêveuse des peuples, appartient à l'artiste qui veut les prendre. C'étaient, je crois, les *Adieux du Cavalier*.

Dans la nuit sombre, un Hulan partant pour la guerre quitte son village et sa chère maison. On entend les pas du cheval qui s'éloigne, — déjà il court dans la campagne et bondit dans la steppe déserte. — Tout à coup le héros se souvient qu'il a oublié d'embrasser son vieux père : il s'arrête, il revient, il embrasse son père et repart. Mais bientôt il se souvient encore qu'il a oublié d'embrasser sa sœur : il s'arrête, il revient, il embrasse sa sœur et il repart. Enfin il se souvient qu'il a oublié d'embrasser sa bien-aimée (c'est peut-être par là qu'il eût dû commencer), et il s'arrête encore, revient, embrasse sa bien-aimée et repart. Cette fois, le libre espace dévore le bruit de ses pas.

Sur ce thème naïf et simple, l'artiste jetait à pleines mains les broderies de son caprice, et, par les nuances infinies de son jeu, avec une intensité toujours croissante, il indiquait tour à tour et la tristesse de ces départs, et l'allégresse de ces retours, et l'effusion de ces adieux où chacun donne à l'autre le meilleur de son âme.

Tout à coup, au milieu de la ballade, il aperçut, tout près de la porte, immobile et pâle, le beau visage de Lélia. Elle fixait sur lui sa prunelle ardente et sombre : l'impressionnable artiste ressentait tout à la fois peine et plaisir ; mais il ne détachait plus ses yeux de ce front fatal et beau; il caressait du regard les traits purs de ce profil antique, et croyait voir s'adoucir pour lui le sourire hautain de ces lèvres minces, et l'éclair de ces yeux s'éteindre dans une larme. Cependant, la ballade chantait toujours, et le galop du cheval sonnait sur les touches d'ivoire et d'ébène. Jamais Chopin n'avait trouvé des accents d'une émotion

plus sympathique. La passion, que d'ordinaire il concentrait en lui, s'échappait comme par effluves ; le piano tremblait et frémissait : aux gémissements d'une ineffable mélancolie succédaient les ravissements d'une tendresse sans bornes, entrecoupée par des élans de passion soudaine.

Les autres purent l'entendre ; il ne jouait que pour elle.

Ils se revirent.

A partir de ce moment, les préventions se dissipèrent, les craintes s'évanouirent, et ces deux nobles âmes se comprirent... ou crurent se comprendre.

XI

Le voile qui cache la vie privée est sacré pour moi ;

mais je puis du moins regarder là où, de ses propres mains, Lélia en soulève les coins.

Il y a un proverbe oriental assez triste, mais qu'il faut beaucoup répéter dans la vie : « Ce qui est beau, dit-il, est de courte durée ! » Les heures bénies de l'amour ont des enchantements rapides, mais passagers. Ces deux cœurs n'étaient point de la même trempe : le cœur viril était dans la poitrine blanche. L'homme était plus délicat dans sa grâce maladive ; la femme plus puissante dans son génie. Madame Sand possédait à un plus haut degré que Chopin la faculté créatrice. Elle avait une plus large part dans la jouissance intellectuelle ; elle cherchait toujours et souvent elle trouvait une forme nouvelle, pour exprimer et soulager le sentiment qui travaillait son âme inquiète, et ainsi se consolait-elle par les joies renaissantes d'une incessante production, oubliant qu'un autre avait dit : « La gloire est pour la femme le deuil éclatant du bonheur ! »

Il n'en était pas de même pour Chopin : chez lui l'incarnation de la pensée dans les œuvres était toujours plus pénible, et souvent, à la suite d'une première réalisation, qui lui semblait incomplète, il travaillait et il souffrait dans la vaine recherche d'une manifestation nouvelle de l'idée exprimée déjà. Tandis que madame Sand, agrandissant l'horizon devant ses pas rapides, entrait résolûment dans la phase des créations impersonnelles, Chopin, plus accessible à l'émotion et moins maître d'elle, ne recevait encore l'inspiration que de son cœur, et semblable à ces poëtes dramatiques qui n'écrivent jamais que la tragédie de leurs douleurs, c'était toujours son âme qu'il mettait en musique.

Peut-être ce fut là le germe des premières souffrances qui grandirent entre elle et lui, et qui finirent par les séparer.

Quoi qu'il en soit, madame Sand, dans les ***Lettres d'un***

Voyageur, a su admirablement peindre ces sublimes ***désespérances*** d'une âme noble et faible.

Chopin était de ceux dont on dit, avec une image heureuse et vraie, que la lame use le fourreau. L'esprit tuait le corps.

XII

Vers la fin de 1837, il ressentit les premiers symptômes de la maladie lente, mais implacable, qui devait l'emporter. Dès lors, mais par instants, ses forces vitales furent en quelque sorte paralysées. Il quitta Paris pour fuir l'hiver et chercher le soleil. Madame Sand l'accompagna. Ils choisirent Majorque. La brise du Midi, tiède et chargée de parfums, gonfla ses poumons d'une

vie nouvelle. Le bonheur, ce médecin des âmes, qui peut aussi guérir les corps, — comme ce magnétisme surhumain dont les mains invisibles emportent la douleur, — le bonheur fut pour lui comme un remède souverain, et dans cette douce joie de vivre à deux, loin des hommes, au sein d'une exquise nature, dans une atmosphère dont le souffle est comme une caresse, il accorda une trêve à ses mélancolies. Les sombres pensées s'enfuirent, et il vit, les mains pleines de fleurs et le sourire aux lèvres, revenir à lui la jeune espérance. Madame Sand a laissé des peintures charmantes de ce séjour enchanté. C'était pour eux ce pays de chimères, qu'il faut avoir traversé pour être poëte, et qui fait paraître la vie réelle un rêve à demi effacé; c'était encore cette île fortunée où tous sont beaux et jeunes... hommes et femmes couronnés de fleurs, les cheveux flottants sur les épaules..., tenant des coupes et des harpes d'une forme étrange..., ayant des chants et des

voix qui ne sont pas de ce monde..., s'aimant tous également d'un amour tout divin..., où des jets d'eau parfumée tombent dans des bassins d'argent..., où des roses blanches croissent dans des vases de la Chine..., où les perspectives sont enchantées..., où l'on marche sans chaussure sur des mousses unies comme des tapis de velours, où l'on court, où l'on chante, en se dispersant pour se retrouver à travers des buissons embaumés.

Elle-même, la douce *guérisseuse* des âmes, madame Sand, signale l'heureuse influence de cette oasis de la Méditerranée, dont le souvenir restera dans le cœur de Chopin à l'état de ravissement et d'extase. « Il n'était plus sur la terre, il était dans un empyrée de nuages d'or et de parfums; il semblait noyer son imagination si exquise et si belle dans un monologue avec Dieu même, et si parfois, sur le prisme radieux où il s'oubliait, quelque incident faisait passer la *petite lanterne magique* du monde, il

sentait un affreux malaise, comme si, au milieu d'un concert sublime, une vielle criarde venait mêler ses sons aigus et un motif musical vulgaire aux pensées divines des grands maîtres. »

Mais, hélas ! à quoi bon s'en aller, puisqu'il faut revenir ? Pourquoi fuir les hommes, si un jour on doit encore vivre avec eux ? Le monde ne semble-t-il point plus cruel au retour de la solitude ? Non ! il ne faut pas se désarmer avant que le combat ne soit fini : on recommencerait la lutte plus malhabile et plus faible, après les énervements du repos. Ainsi arriva-t-il pour eux, et l'harmonie de leurs âmes fut troublée.

XIII

Dans ces ruptures tristes, dont l'histoire est pénible

à écrire, — et qui donnent un si éclatant démenti aux promesses d'éternité des sentiments humains, en nous rappellant si amèrement le néant et le vide de nos cœurs, — il serait également inutile et indiscret de rechercher d'où viennent les torts et à qui est la faute. Il est si rare que les forces soient égales chez les deux, et en même temps les volontés pareilles. Dès qu'on ne marche plus du même pas dans la voie que l'on suivait ensemble, chaque pas de plus nous sépare et nous éloigne davantage. Il faut prendre garde au premier !

Nous ne les raconterons point ces déchirements, blessures cachées, dont le sang qui s'épanche en dedans nous étouffe ! Cette tragédie palpitante, personne aujourd'hui ne la connaît dans ses détails intimes ; madame Sand, en ses Mémoires, n'y voulut faire que de rapides et courtes allusions, et Chopin, tout en gardant

avec une pieuse reconnaissance le souvenir des jours évanouis à jamais, souffrait difficilement qu'on cherchât à les rappeler devant lui. Tous deux eurent la noble pudeur du silence. Mais qui ne connaît, hélas! cet enchaînement fatal de petites choses qui deviennent grandes; ces coups d'épingles de la vie journalière, qui peu à peu s'enveniment; cette mésintelligence latente et sourde, qui tout à coup se montre et éclate en ruptures soudaines, alors peut-être que tous deux s'aiment encore, alors que chacun regrettera l'autre? En amour tout est facilement *irréparable*, à moins que l'homme, par d'inattendus et brûlants retours de passion, n'emporte et ne fonde ces glaces naissantes; à moins que la femme, par le dévouement de sa tendresse, ne touche et ne désarme chez l'autre une irritabilité douloureuse. Mais à celle qui a reçu en don le génie créateur, peut-être n'a-t-il pas été accordé par surcroît d'atteindre aux humbles grandeurs du cœur, « au sacrifice sans ré-

serves de passé et d'avenir, à ces immolations aussi courageuses que mystérieuses, à ces holocaustes de soi-même, non pas temporaires et changeants, mais constants et monotones, » et en cela peut-être serait-elle moins femme que les autres! Et de son côté, Chopin, âme immortellement triste, incurable en sa mélancolie, enfermé dans sa volonté muette comme dans une tour, absorbé dans le regret amer de l'idéal évanoui, et replié de plus en plus sur son amour et sur lui-même, n'était plus capable de ces élans passionnés, inspirations de l'amour en ses crises suprêmes, dont la violence qui sauve secoue deux âmes et les rend l'une à l'autre. Mais il était du moins assez ardemment épris pour savoir mourir du sentiment qui le faisait vivre. Comme tous ceux qui aiment pour aimer, aucune souffrance ne le pouvait rebuter; après avoir traversé lentement et en s'attardant la phase de l'ivresse, il entra résolûment dans celle de la douleur. « Son amour était de-

venu sa vie, et, délicieux ou amer, il ne dépendait plus de lui de s'y soustraire. »

XIV

Je me suis trop complu sans doute en ces détails; je les ai crus pourtant nécessaires à mon sujet. Dans une nature enchevêtrée et complexe comme celle de Chopin, tout se tient, et chaque chose a son influence : rarement directe, il est vrai, mais s'exerçant plus souvent par des chocs en retour et des contre-coups. C'est chez lui surtout que l'homme explique l'artiste, de même que les œuvres commentent et achèvent la vie. Si l'on réfléchit que cette liaison, plus ou moins étroitement nouée, se resserrant tour à tour et se relâchant, mais jamais rompue, s'est

mêlée pendant plus de deux ans à la trame de sa vie, — ou plutôt qu'elle a été elle-même toute sa vie, — peut-être comprendra-t-on mieux ainsi ce que j'aurais vainement expliqué par une analyse insuffisante et froide. Peut-être saisira-t-on mieux cet ensemble mélancolique et passionné, cette tendresse rêveuse et parfois amère, cette passion inquiète, ces soubresauts et ces élans qui le soulèvent de terre, et bientôt le laissent retomber; ces aspirations vers un idéal entrevu, touché parfois, mais jamais complétement possédé ; peut-être aussi s'expliquera-t-on mieux ce que j'appellerai l'immatérialité de ses conceptions, auxquelles manque parfois le souffle et l'air des vivants, comme si sa poitrine eût été faite pour une sphère plus raréfiée que la nôtre; si je ne me trompe, on suivra mieux ainsi la ligne brisée qui serpente dans certaines œuvres d'une impalpable légèreté, et dont le contour se dérobe et semble fuir.

XV

La mort de Chopin fut touchante, comme est toujours la mort prématurée qui ravit jeunes les meilleurs et les plus beaux. Il ne la craignait pas; il en caressait l'attente avec une sorte de volupté; il y avait été préparé par la séparation, séparation cruelle qui désenchantait sa vie et lui faisait voir la mort comme une délivrance : il la regardait venir; il était prêt pour elle. Elle y mit le temps. Il était devenu plus silencieux que jamais; son indifférence glaçait tout autour de lui. L'art seul gardait son suprême empire; l'art est peut-être la dernière chose qui meurt chez ceux qui l'ont aimé. Sa sœur, — une tendresse que l'absence n'avait pas lassée, — accourut du fond de la Pologne. La comtesse Delphine Potocka, une des plus nobles femmes de son pays, vint aussi pour l'aider à mourir.

Le dernier jour, et seulement quelques heures avant le moment suprême, il aperçut la comtesse, debout au pied de son lit, « grande, svelte, vêtue de blanc, semblable aux plus belles figures d'anges qu'imagina jamais le plus idéal des peintres. » Il la pria de chanter. — Qui eût osé résister à ces vœux d'une bouche mourante? — La comtesse chanta d'une voix attendrie, pleine de sanglots et de larmes; jamais cette voix qui est une âme n'avait atteint au même degré le pathétique de l'expression. Elle chanta un cantique à la Vierge.

« Que c'est beau! mon Dieu! que c'est beau! disait-il. Encore! encore!!! »

La comtesse, brisée par l'émotion, se remit au piano et chanta un psaume de Marcello.

Chopin se trouva plus mal : tout le monde fut saisi d'effroi. Par un mouvement spontané, tous se jetèrent à genoux, personne n'osa parler, et l'on n'entendit plus que

la voix de la comtesse, planant comme une céleste mélodie au-dessus des soupirs et des sanglots... L'âme chrétienne de Chopin s'exhala doucement avec la dernière note de l'hymne sainte :

La Prière en chantant l'emporta dans les cieux.

Et maintenant, au milieu de ces morts illustres qui reposent ensemble sur les hauteurs du Père-Lachaise, dans la terre harmonieuse, Wilhem, Habeneck et Chérubini, il dort, gardé par la muse sereine, parce que ses jours furent pleins d'œuvres et de gloire. Allez voir le jeune et beau génie sorti des mains éloquentes de Clésinger; le génie mélancolique des races du Nord, qui brise sa lyre et verse à jamais ses pleurs de marbre sur un tombeau... Ce beau génie de la douleur silencieuse, ce sera, pour l'avenir, la plus fidèle image de Frédéric Chopin.

Paris. — Imp. Poupart-Davyl et comp., rue du Bac, 30.

INSTYTUT FRYDERYKA CHOPINA-NARODOWY BIBLIOTEKA
Zbiory Stowarzyszenia I. F. C.

PARIS. — IMPRIMERIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

1905

NARODOWY
INSTYTUT
FRYDERYKA
CHOPINA

B/1

FRÉDÉRIC CHOPIN

PAR

LOUIS ÉNAULT

TROISI

LIBRAIRI

15, BOULEVA

PR

